

## Elles tournent et puis s'en vont

Louise Trottier

Numéro 187, novembre–décembre 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49407ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Trottier, L. (1996). Elles tournent et puis s'en vont. *Séquences*, (187), 7–8.



Hanan Ashrawi: femme de son époque de Mai Masri

La cuvée 1996 du Festival *Silence, elles tournent* accueillait plus de 150 oeuvres. Des courts, moyens et longs métrages, sur pellicule ou sur bande vidéo, optant pour la fiction ou le documentaire et quelquefois, un amalgame des deux genres mais ayant tous comme nécessité commune d'être réalisée par une femme.

Des films provenant de 30 pays avec un détour marqué en Grèce (*Cinéma national: les Grecques*) et en Amérique latine (*Panorama*). Des rencontres avec des réalisatrices: Mireille Dansereau (*Le Sourd dans la ville*), Maï Masri (documentariste palestinienne), un hommage à Christine Pascal (*Le petit prince a dit, Adultère: mode d'emploi*), trop tôt disparue. Mais surtout une confrontation avec des humeurs, des idées et des points de vue provenant de tous les continents.

Elles lui ont refait une beauté, celles qui élaborent et organisent le festival (une brochette de bénévoles affairées et convaincues) afin de mettre sur pied un événement d'un tout nouveau genre,

éclectique, qui vise à interpeller tous les publics. La programmation du Festival prévoyait donc des matinées scolaires pour enfants et adolescents et pour les gens de l'âge d'or, des 5 à 7 au Café-bistro installé dans le hall du Cinéma Impérial, des soirées-événements en tous genres (depuis la *Soirée des pionnières* jusqu'à la *soirée érotique*).

Et le festival en a été revampé, regaillardé.

Pour primer le tout, un jury pour la sélection officielle qui réunissait, entre autres, Monique Mercure (à laquelle une soirée hommage était d'ailleurs réservée), Paule Baillargeon (*Le Sexe des étoiles*) et Jean Beaudry (*Les Matins infidèles*) alors que Jacques Blondin (vidéaste et con-

current de «La Course autour du monde») présidait le jury de la compétition vidéo. Élise Guilbault agissait à titre de porte-parole de l'événement. Bref, une cuvée des plus copieuses et des plus éloquentes.

*Mon cœur est témoin* a lancé le festival. Documentaire de la Québécoise Louise Carré (qui prendra d'ailleurs l'affiche sur nos écrans en février 1997), ce film expose la condition des femmes en Algérie, au Maroc, en Tunisie, au Mali et au Koweït. La mise en scène adopte une structure épistolaire où correspondances et témoignages s'interpellent. Une structure à la fois poétique et politique qui parvient à élaborer une vision d'ensemble documentée et contemporaine de la situation des femmes arabes et musulmanes de tous métiers et de toutes couches sociales. Ce documentaire met de l'avant la nécessité d'une solidarité internationale afin de faire violence à l'intégrisme qui régleme toujours les conventions sociales dans certains pays orientaux mais dénonce aussi «l'idéalisme européen», le regard



occidental qui régit notre point de vue par rapport à l'Islam. Ce film, à lui seul, témoigne de la volonté d'un tel festival: celle de découvrir de nouveaux horizons en adoptant un regard nouveau.

Mis sur pied en 1985, *Silence, elles tournent* en est à sa 9<sup>e</sup> édition puisqu'il a dû sauter une année (en 1995), faute de budget, de subventions et d'efforts. Le festival a donc, cette année, mis les bouchées doubles. Mais il fréquente toujours la précarité. Des restrictions budgétaires lui ont porté préjudice, occasionnant des changements de programmation et de salles de dernière minute. Du Cinéma du Parc, on se transporte au Parallèle. Et de plus, peu de publicité; les médias se font discrets.

Tel que le mentionnaient les juges, il est regrettable «que certains films ne soient pas couverts par les médias privant ainsi les cinéphiles de *faire connaissance*» avec une autre cinématographie. D'autant plus dommage lorsqu'on apprend que même les films primés n'ont pu trouver acquéreur au sein du marché québécois. Les chances qu'ils soient présentés sur nos écrans sont donc bien minces. Bien entendu, tout festival propose des crûs dont la qualité peut varier, offrant du meilleur et du pire, mais des films tels que *Un samedi sur la terre*, *Black and White: a Love Story* et *On the Beat* méritent assurément un meilleur sort, voire un public.

Il n'en demeure pas moins que les réalisatrices sont de plus en plus présentes sur la scène cinématographique internationale et leurs preuves ne sont plus à faire. Pensons seulement à des oeuvres telles que *The Piano*, *Once Were Warriors*, *Antonia's Line* et *I Shot Andy Warhol* qui ont su ravir la critique comme le public et ont conquis nos écrans à coups de publicité et de bouche à oreille. Le 7<sup>e</sup> art ne sera plus jamais le même à cause d'elles.

Le Festival est victime de son cloisonnement. Bien évidemment, il y a une écriture propre aux femmes mais la qualité d'un film n'est point inhérente au genre de la personne qui le réalise. Toutes et tous ont droit de prendre la parole, de sortir de leur ghetto afin d'être entendus (Spike Lee en est l'exemple probant au coeur du mercantilisme américain). L'essentiel réside ailleurs, dans le fait que l'oeuvre puisse être vue et découverte par toutes et tous les cinéphiles.

Louise Trottier

## Silence... elles tournent LES GRECQUES

### Masculin-féminin



Quatuor en 4 mouvements

Pour une cinématographie nationale qui ne recueille que six à sept pour cent des recettes aux guichets, il est étonnant de constater que parmi les quelques cinéastes grecs actifs, un bon nombre sont des femmes.

Au total, huit films de réalisatrices grecques étaient inscrits dans la programmation de la 9<sup>e</sup> édition de *Silence... elles tournent*. Nous avons choisi de nous prononcer sur les quatre qui semblaient les plus représentatifs.

Quelles sont les questions qui préoccupent les femmes grecques qui font du cinéma? Comment perçoivent-elles leur image et celles des hommes? Ont-elles le même sens esthétique que leurs confrères?

Éprouvent-elles autant de difficulté à faire des films?

La réponse de Layia Giourgou, venue présenter *Maison de campagne* (To Spiti stin exochi), est catégorique: «En Grèce, comme un peu partout en Europe, et sans doute dans le reste du monde aussi, nous nous heurtons à autant d'obstacles que les hommes lorsqu'il s'agit de recueillir des fonds pour un projet de film. Mais sans aucun doute, les femmes doivent se battre un peu plus». Fotini Siskopoulou, présente elle aussi à la première de son film *Une vie bradée* (I Zoi enámissi chiralikó), abonde dans le même sens. Elle attribue ces entraves à un manque d'intérêt envers une certaine forme de culture de la part d'une société qui ne s'est pas encore débarrassée de son conservatisme

ambient et de ses valeurs patriarcales. Par conséquent, poursuit-elle, «Les femmes doivent constamment prouver qu'elles peuvent faire autant que les hommes, sinon plus et mieux. Mélina Mercouri a énormément fait pour changer les choses. Après tout, elle était elle-même comédienne. Mais étant donné que le marché du cinéma grec est terriblement restreint parce que piétiné par les produits américains, nos confrères réalisateurs tiennent à conserver leur place».

Pourtant, les deux cinéastes ont choisi un homme comme personnage principal de leur film, et dans les deux cas, il s'agit d'un écrivain en quête d'inspiration. Dans *Une vie bradée*, Siskopoulou imagine un personnage qui a besoin des autres pour arriver à créer. Mais au-delà de la narration, elle manipule le médium cinématographique jusqu'à lui donner une signification intelligente. Cette particularité s'explique par le traitement de l'image, souvent constituée de plans rapprochés et de gros plans qui semblent envelopper le protagoniste principal comme s'il fallait pénétrer le fond de sa pensée.

Avec *Maison de campagne*, par contre, Giourgou présente un personnage qui ne trouve l'inspiration que dans le silence et la solitude. Mais paradoxalement, cette recherche d'intimité contraste notamment avec la magnificence d'un décor qui, dans le contexte du film, ne privilégie pas la quiétude et le recueillement.

De son côté, Lucia Rikaki s'intéresse également aux hommes et aux rapports qu'ils entre-